

PROLOGUE

« IL PARAÎT QUE SI ON ENTEND LA DÉTONATION C'EST QU'ON EST ENCORE EN VIE. »

Au matin du 6 février 1990, cela faisait plus de dix ans que je marchais sur le fil du rasoir ; comme toujours, c'est en flirtant avec le désastre que je vivais mes moments les plus intenses. Je menais une vie de cinglé. Je me sentais nihiliste, alors pourquoi ne m'étais-je pas contenté de me mettre au diapason et de décrocher¹ ? Au lieu de quoi, je suivais le credo de Jim Morrison, celui de Coleridge et, à un certain moment, celui de Wordsworth, le credo de la découverte de soi par l'autodestruction, auquel je m'étais si obstinément conformé jusque-là : *Vivez chaque jour comme si c'était le dernier, un jour viendra qui vous donnera raison.*

À l'aube de ce jour fatidique, je suis parfaitement éveillé, dans le salon de ma maison perchée sur les collines d'Hollywood, dont la vue domine la vallée de Los Angeles en contrebas et s'étend jusqu'aux hautes colonnes du centre-ville. Je n'ai pas dormi, ma tête bourdonne de l'alcool et des substances illicites ingurgitées pendant la nuit, qui coulent encore dans mes veines, et je regarde la ville pousser ses premiers grognements du petit matin. La lumière du jour se déploie et projette des ombres sur les hauteurs, comme si Dieu, armé de sa boîte de peinture, dévoilait lentement les

1. Paraphrase d'une phrase célèbre de Timothy Leary : « *Turn on, tune in, drop out.* » (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

couleurs du jour, les nuances de brun et de vert de la terre et du feuillage tranchant sur le blanc des rochers en saillie qui maintiennent ma maison à flanc de colline.

Debout à la fenêtre, j'entends le hurlement des sirènes, au loin. *Quelqu'un qui n'a pas eu de chance*, me dis-je en écoutant le grondement des voitures qui transportent les banlieusards fatigués et impatients sur l'autoroute 101, qui serpente au milieu du col de Cahuenga – le bruit d'un monde qui revient lentement à la vie. La plainte incessante de l'autoroute fait écho à celle de mon âme lasse et éreintée.

La nuit précédente, après presque deux ans de travail, nous avons bouclé l'album judicieusement intitulé *Charmed Life*. Je ressentais un peu la pression, j'étais rentré tôt de la fête donnée par le studio. Je dis ça comme si nous avions organisé une fête pour célébrer la fin de l'enregistrement, mais en réalité elle a duré deux ans. Deux ans d'alcool, de filles, de moto non-stop, ajoutés à un régime constant d'herbe, de cocaïne, d'ecstasy, d'héroïne, de Quaalude et de Secanol. Le nombre de fois où j'étais tombé dans les pommes dans un club pour me réveiller à l'hôpital! Je reprenais connaissance et me retrouvais étendu sur le dos, à regarder un plafond d'hôpital uniformément terne et gris, à me maudire et à penser que je serai le prochain à mourir devant une boîte de nuit de LA ou sur les pavés glacés, entouré d'étrangers et de paparazzi.

Je prenais du GHB, un stéroïde, pour m'aider à vaincre cet épuisement qui m'empoisonnait la vie et m'empêchait de faire de l'exercice pour conserver à mon corps un semblant de forme. Si vous prenez trop de GHB, ce que j'ai tendance à faire, vous vous retrouvez dans un coma temporaire de trois heures; pour ceux qui vous observent vous donnez l'impression d'avoir quitté ce monde.

Quand nous avons commencé l'enregistrement, en 1988, nous nous étions promis de garder la tête froide, de rester concentrés et de ne pas trop céder à la tentation de la drogue et de la débauche. Mais les semaines devenant des mois, les vendredis se terminaient souvent tôt, à « l'heure de la petite douceur » – celle où nous prenions tous de l'ecstasy. Et du

vendredi, nous étions rapidement passés au jeudi, et ainsi de suite, jusqu'à ce que toutes les règles deviennent vaines. D'une manière ou d'une autre, nous avons quand même réussi à faire de la musique, malgré ce constant brouillard. C'était comme si, tous les trois ou quatre jours, je me remettais d'une énorme cuite et qu'il me fallait encore trois jours pour me sentir à nouveau « normal ». Résultat, l'album avançait lentement, et la seule façon de relâcher la pression était de se mettre la tête à l'envers, de ne plus rien ressentir et de replonger encore une fois dans les ténèbres. Quelque part dans ces ténèbres, me disais-je, se trouve un secret de l'univers ou un message caché à découvrir.

On avait invité des filles à venir nous écouter au studio. Mêler travail et plaisir semblait le meilleur moyen de voir si les nouveaux morceaux fonctionnaient. On sniffait quelques lignes de coke et les filles commençaient à danser. Assez vite, elles finissaient par faire l'amour avec l'un ou plusieurs d'entre nous sur le sol du studio. Quand la fête battait son plein, on se baladait à poil, avec seulement nos bottes de motard et nos écharpes. Les Bottes et les Écharpes sont devenues le thème récurrent.

Les filles adoraient ça et entraient dans le jeu. Les recruter dans les bars à strip-tease du coin aidait un peu ; elles étaient à l'aise à poil. Il y a eu d'énormes orgies dans ces studios dans lesquels nous avons vécu pendant des mois. Ça ressemblait à un vulgaire lupanar. On ne songeait qu'au plaisir immédiat, nous étions les majestés des shoots.

J'aimais à penser que c'était au nom du processus créatif : le sexe et la drogue donnaient de l'ampleur à la musique, les chansons naissaient au milieu du chaos, des mégots écrasés dans les assiettes pleines de nourriture, du sol des toilettes couvert de vomi, des parties de jambes en l'air moites dans tous les coins du studio pendant qu'on essayait des riffs de guitare et des mixages. Le son des mix, à fond, noyait le bruit ambiant de pipes et de baise. Il faut que les chansons soient écrites. Que les idées coulent à flots. Que ce flot soit dirigé vers les désirs les plus primaires. Sans contrainte.

Au bout du compte, j'étais complètement épuisé. Cette tension qui m'empêchait de dormir venait du soin apporté à la fabrication d'un disque qui déciderait de mon avenir. C'est le genre de pression que je me mets tout le temps. Et puis il y a le fait que les coûts de production avaient été astronomiques; le besoin que tout roule m'avait vidé de mon énergie et avait anéanti ma volonté.

Quelques mois plus tard, *Charmed Life* allait se vendre à plus d'un million d'exemplaires. Le single «Cradle of Love» et la vidéo réalisée par David Fincher allaient tous deux être d'énormes hits. Mais je ne le sais pas encore quand je rentre chez moi, tout seul, à 2 heures du matin, avec l'intention de prendre du repos après avoir bouclé l'enregistrement. La rupture avec ma compagne, Perri, la mère de mon fils Willem, m'a laissé désemparé, mais finir l'album a été mon unique priorité. À Appomattox, en 1865, Lincoln télégraphia à Ulysses S. Grant: «Si on le presse, je pense que Lee se rendra.» Et ensuite: «Alors, qu'on le presse.» C'est très rock'n'roll. Il faut affronter les difficultés bille en tête et parvenir à un résultat avec de la sueur et des larmes. Mon inspiration vient de là.

Mon subconscient visionne en écran large les événements tumultueux des dernières années et je ne peux pas les ignorer. Comment éloigner ce cafard qui me torture et m'envahit? C'est une belle journée, le temps se réchauffe, le soleil dissipe le smog matinal. Mais je me sens tout de même anxieux, insatisfait, et j'en suis malade. Maintenant que l'album est terminé, il va falloir que je fasse le point sur ma vie, et je vais devoir contempler le néant, sans Perri et Willem.

La moto va dissiper ce blues de fin d'enregistrement, me dis-je. Quand j'ouvre la porte du garage, les chromes de ma Harley-Davidson Wide Glide de 1984 brillent de promesses et me font signe.

La circulation est dense et la chaleur du soleil dont les rayons frappent ma tête nue est revigorante. La Californie n'a pas encore fait passer la loi rendant obligatoire le port du casque et j'ai toujours aimé la sensation du vent dans mes

cheveux. Ma moto tousse, gronde et se met à ronronner. Les chromes et le réservoir d'un noir brillant étincellent dans la sacro-sainte lumière vive du jour. Je suis tout de jean vêtu pour être assorti au ciel bleu.

Ce matin, la tenue de route de la Harley est réconfortante et je commence à me détendre. Ses courbes épousent parfaitement la chaussée. J'essaie de distancer mes démons. L'air douceâtre, à l'odeur mielleuse de jasmin, enivre mon esprit en surchauffe. J'accélère, la moto réagit sans problème à mes ordres et je vogue gaiement sur la route venteuse du canyon en direction de Sunset Boulevard. La verdure luxuriante et les arbres qui bordent la route me reposent l'esprit et mes pensées vagabondent. J'ai la tête pleine d'images de Peter O'Toole en Lawrence d'Arabie qui roule à toute allure dans la campagne anglaise, essaie sa moto, la pousse à ses limites, quand...

BAM!!!

Une énorme explosion interrompt ma rêverie silencieuse. Je sens mon corps violemment éjecté dans les airs, flottant dans un vide absolu. Je perds connaissance avant d'atterrir.

Je devine des êtres qui font cercle autour de moi. J'entends des voix, certaines très proches et fortes, d'autres plus faibles et lointaines. Le tourbillon de mouvements dans ce sombre vortex me dit que d'autres mondes existent ; je perçois leur magnétisme. La présence des gens est pesante et je les sens bouger tout en reprenant doucement connaissance. Je ne sais pas trop si je suis mort ou vivant.

Je suis transporté juste au-dessus de mon corps. Il n'y a ni tunnel blanc ni lumière lointaine, plutôt une dimension rouge. En marchant dans le monde des ombres de l'autre côté, je vois les êtres qui embellissent la nuit cramoisie se rassembler pour m'accueillir. Ils déversent leur amour. Cette étrange dimension me transmet une pensée : *Tout va bien. Nous t'aimons. Ne t'inquiète pas, ici tout est amour.* Ils se pressent et se bousculent. Le cercle de gens étreint chaleureusement mon âme.

Je sens leurs esprits, de bonnes pensées me traversent. Je fais un avec eux, tout en restant un individu. La chaleur du rouge pénètre mon esprit ; ce monde doit être éclairé par un soleil vermeil. Je suis connecté avec d'autres qui ne sont plus en vie mais existent dans cette dimension rouge. Le rouge est la couleur de la vie, la couleur de la mort, un masque rouge, une célébration. Les voix des hommes et des femmes sont douces et résonnent dans mon âme. *Nous t'aimons*, disent-elles. Ce ne sont pas des individus, ils n'ont pas d'identité.

Je glisse et je suis maintenant enveloppé de ténèbres, arraché à ce monde d'amour. Je suis suspendu à une faille du temps entre la vie et la mort ; je reprends doucement conscience. Il reste au rideau derrière mes yeux à tomber. C'est comme si Dieu n'avait pas encore prononcé ces paroles immortelles : « Que la lumière soit. »

J'ai entendu le fracas de l'accident. Les motards disent que, si vous n'entendez pas ce bruit, c'est que vous êtes déjà mort. J'ouvre les yeux sur un flot de lumière vive. Je regarde fixement le bord du trottoir, mon front est à deux centimètres. Je forme un tas sanguinolent dans la rue, ma Harley n'est pas très loin.

Je suis bizarrement étendu sur le côté, sur mon bras gauche. Je le libère et je vois que quelque chose ne va pas. Mon poignet est bousillé, mes doigts sont tordus, comme des pinces.

Je me soulève pour regarder le reste de mon corps et une terrible douleur parcourt mes terminaisons nerveuses. Chaque tentative de mouvement amène une vague de souffrance atroce qui se propage jusqu'au tréfonds de mon corps. En baissant les yeux, je vois que le talon de ma botte droite manque, il est écrasé sur l'asphalte. J'essaie de bouger la jambe ; rien ne se passe. Je vois un moignon sanglant et mutilé qui pointe à travers mon jean déchiré. J'ai l'impression que mon pied et le bas de ma jambe sont séparés de moi, le jean est tout plat sur le trottoir en dessous de mon genou, une mare de sang s'étale à toute vitesse, coulant du pantalon trempé. Je reste étendu là et j'attends les secours.

L'immortel slogan des motards, « il y a ceux qui sont tombés et ceux qui vont tomber », résonne dans ma tête tandis que je regarde un homme traverser la rue. Il a beau voir mon état, il demande : « Ça va ? » J'ignore la question et je lâche : « Je suis assuré chez Blue Cross Blue Shield – emmenez-moi à l'hôpital Cedars-Sinai », avant de m'évanouir.

Une bonne secousse me ramène vite fait à la réalité pendant que les infirmiers me transportent dans l'ambulance sur une civière. Ils commencent à découper mes vêtements et je me dis : *Heureusement, je n'ai pas mis mon blouson de moto préféré.* J'ai envisagé de le porter ce matin, mais j'ai finalement opté pour le jean parce qu'il faisait vraiment beau. C'est marrant de voir comment ce genre de conneries vous traversent l'esprit malgré les circonstances. Je suis hyperconscient et en même temps la souffrance est insupportable.

Les mouvements chaotiques de l'ambulance qui se fraie un chemin au milieu de la circulation, ralentit, puis accélère, ajoutés au rugissement de la sirène, sont étrangement réconfortants. Les gestes des deux auxiliaires médicaux sont posés et sûrs. Je suis en de bonnes mains. La vitesse à laquelle ils me transfèrent sur un lit roulant et m'amènent dans la salle d'opération des urgences me rappelle une expérience que j'ai vécue en Thaïlande l'année précédente, quand j'ai été évacué du pays par un peloton de l'armée thaï, sous sédatif, attaché à un brancard. Au moment où j'arrive dans la salle des urgences, la douleur est si intense que mes pensées s'arrêtent net, les ravages causés par mes blessures ont pris le dessus sur mon système nerveux. Je hurle probablement, mais je suis sourd à tout.

La vérité, c'est que j'ai été sourd à de nombreuses choses. J'ai peut-être pris une des routes les moins fréquentées, mais pas dans le bon sens du terme. Et je n'ai jamais tenu compte des nombreux panneaux d'avertissement dont elle était truffée... Malgré le réconfort que m'ont apporté ces êtres amicaux à l'article de la mort, à mon retour dans le monde réel, je vais payer le prix fort. Ce n'est ni la première ni la dernière fois qu'on présentera la note à William Broad et qu'elle sera salée.

PREMIÈRE PARTIE

LONDRES

J'AI POUSSÉ MON PREMIER CRI REBELLE ¹

Middlesex, Londres – Long Island, New York

Je suis né à l'époque où les dieux parcouraient la terre – les dieux du rock, bien sûr. J'ai vu le jour le 30 novembre 1955, deux mois après la mort de James Dean, le premier rebelle sans cause, à l'hôpital d'Edgware, au nord de Londres, dans le Middlesex. Qui sait à quoi l'on pense en prenant cette première inspiration, une inspiration qui se transforme en cri, un cri qui devient voix. Mais l'instinct est là dès le début, toute l'expérience accumulée par ceux qui sont venus avant, toutes ces personnalités qui vous enrichissent.

WHEN I WAS A BOY / DADDY TOLD ME / GROW TALL / YES AND BILLY DON'T CRAWL / TAUGHT
ME HOW TO RIDE / SET ME OUT ON MY OWN / AND I NEVER CAME BACK².

« PRODIGAL BLUES »

Tout ce qui constitue mon passé semble si loin, mais ce rêve de vie remonte à mes premiers amis, à mon père et ma mère, Joan et Bill Broad.

Mon père, William Alfred Broad, est né le 6 juillet 1924 à Coventry, près de Birmingham, en Angleterre. Son père,

1. Le troisième album de Billy Idol s'intitule *Rebel Yell*.

2. « Quand j'étais gamin / Papa m'a dit / Grandis / Oui, et, Billy, ne rampe pas / Il m'a mis en selle / M'a fait partir, tout seul / Et je ne suis jamais revenu. »

Albert Broad, était un marchand de journaux qui dirigeait aussi un pub et un hôtel, avant de mourir d'une maladie du foie, due sans aucun doute à l'alcool. Je ne l'ai jamais connu. Mon père – ainsi que ses deux frères, Bob et Jack, et sa sœur, Joan – fut élevé par sa mère, Naomi Heslop-Broad. À onze ans, il bénéficia d'une bourse de la prestigieuse Solihull School, ce qui n'était pas rien. À la fin de ses études, il devint représentant en machines à écrire et, plus tard, vendit des étagères modulables de la marque Handy Angle. Il fit passer la force de vente de la société d'un à plus de quarante représentants, et les patrons lui promirent une place de directeur, qu'il n'obtint jamais. Au lieu de quoi il nous embarqua, ma mère et moi, pour l'Amérique.

Ma mère, Johanna O'Sullivan, est née en Irlande le 24 février 1928. Elle avait trois frères, Michael, John et Donald, et deux sœurs, Mary et Vera. Après une scolarité passée sous la houlette de bonnes sœurs férues de discipline, Joan arriva à Sheffield, en Angleterre, et devint infirmière en bloc opératoire. Elle passait au chirurgien ses instruments et régissait la salle d'opération, s'assurant que tout soit bien en place pour que l'intervention se déroule correctement. Elle rencontra mon père en 1950. Catholique, elle se convertit au protestantisme pour l'épouser en 1953, se mettant ainsi à dos ses parents qui refusèrent de lui parler jusqu'à ma naissance. Ma mère faisait toujours remarquer que son église protestante s'appelait en fait Église catholique d'Angleterre et qu'ainsi elle n'avait jamais eu l'impression de changer de religion. Ce genre de géniale logique irlandaise tourneboulée m'a été très utile durant mes aventures ultérieures. À l'opposé de la vision du monde qu'avait ma mère, mon père, aussi loin que je me souviens, fut toujours un athée pur et dur.

Avant d'effectuer le voyage transatlantique vers les États-Unis, nous nous sommes arrêtés à Cork, en Irlande, pour voir mon grand-père, qui avait une prédilection pour la batterie, et ma grand-mère O'Sullivan, qui savait jouer de tous les instruments, dont le piano, l'accordéon, le banjo, la clarinette et le violon. Le frère de ma mère, Donald, préférait

le saxo tandis que celle-ci chantait et jouait du piano. Tous ensemble, ils donnaient des concerts dans le pub de l'hôtel que possédait la famille de ma mère, et interprétaient les chansons que ma grand-mère écrivait et composait dans le grenier de leur maison.

Je suis arrivé dans l'Amérique d'Eisenhower en 1958, un peu avant mes trois ans, un banjo offert par mes grands-parents maternels sur les genoux. Quand je suis descendu du *SS America* et que j'ai posé le pied sur le sol américain, je portais fièrement ce banjo, présage de mon destin musical. Nous avons loué un appartement à Rockville Center, une banlieue résidentielle de Long Island, où la plupart des habitants prenaient le train pour aller travailler à Manhattan. Que je me retrouve à habiter dans une ville dont le nom comportait le mot « rock » semble aujourd'hui un autre signe avant-coureur de mon avenir. La vérité cachée de l'âme ?

Nous nous promenions souvent dans notre quartier et passions devant la maison du boxeur Floyd Patterson, qui était à l'époque un champion poids lourd. Ma mère se souvient qu'il nous disait bonjour – mon tout premier contact avec la célébrité. Ma mère abordait toujours les gens de façon ouverte et amicale. Si nous faisons la queue, quand nous arrivions au bout, elle connaissait tout le monde. Ça me gênait parfois, mais ma mère m'apprit ainsi à être extraverti. Une leçon qui s'est révélée inestimable.

Parmi mes premiers souvenirs de nos visites à Manhattan, il y a ces canyons formés par les gratte-ciel qui se dressaient de manière imposante au-dessus de moi, avec leur air menaçant, touchant le ciel et me tirant vers le futur. En ville, nous rendions visite à mon oncle John, le frère de ma mère, et à sa famille toujours de bonne humeur – même quand l'oncle John devait travailler la nuit. Tous mes parents irlandais étaient rayonnants de santé et il y avait toujours de la musique dans l'air. Presque toute la famille de ma mère vivait maintenant aux États-Unis et je suis sûr que c'est une des raisons pour laquelle nous étions partis. Quand papa a obtenu un poste de directeur commercial chez Blue Point Laundry, nous avons

déménagé pour Conklin Avenue, à Patchogue, dans le comté de Suffolk, pas loin de Fire Island, juste avant l'endroit où l'île se sépare en deux et se termine sur les brisants sauvages de Montauk Point.

Les hivers, là-bas, se sont révélés perturbants, avec des tempêtes de neige glaciales et des congères de presque deux mètres façonnées par des vents qui atteignaient parfois la force d'une tornade. Les chasse-neige passaient au milieu et formaient d'énormes monticules de chaque côté des routes. Mais je me souviens que les étés étaient longs et chauds, que le goudron fondait sous les pneus larges de nos vélos. De grosses voitures aux couleurs vives et aux ailes géantes sillonnaient les rues. Papa avait une Dodge turquoise.

Les activités de mon enfance se sont déroulées sous la chaude protection d'un soleil brûlant. Je n'avais que quatre ans mais j'éprouvais un sentiment de liberté sain et naturel. Je me souviens des pique-niques en groupe sur Fire Island, des gens qui amarraient leurs bateaux, dont la taille et l'élégance indiquaient le statut. Les glacières à motif écossais et les bermudas figuraient en bonne place sur nos films amateurs en Kodachrome de la fin des années 1950, qui montrent une jeune famille anglaise s'amusant et se confrontant à la vie en Amérique. Les rouges et les verts foncés de cette palette de couleurs ont envahi mon jeune esprit pour y laisser une marque indélébile.

Derrière notre maison, il y avait un ruisseau qui menait à l'océan. Il était assez étroit par endroits et quelqu'un avait attaché une corde à un arbre afin que nous puissions nous y accrocher et aller dans l'eau. J'ai appris à nager avec la Croix-Rouge et j'ai pris goût à l'eau malgré les piqûres occasionnelles de méduses égarées, que le maître nageur soignait. Nous surfions sur les grosses et puissantes vagues de l'Atlantique allongés sur des chambres à air de voiture. Mon père avait pour passe-temps le golf, la chasse, la pêche, la plongée pour ramasser des palourdes et la pêche à l'espadon. Il a essayé de m'apprendre à pêcher, mais je détestais l'idée d'un hameçon planté dans les branchies des poissons. Je le regardais souvent

lutter contre l'un d'eux et finir par l'attraper. Observer la souffrance qui parcourait le corps de l'animal me tétanisait. Par contre, je m'en fichais un peu quand il le vidait.

Je suis devenu ami avec mon voisin, David Frail. Son père souffrait de sclérose en plaques et était en chaise roulante. Ce qui m'impressionnait vraiment, c'est qu'ils avaient une femme de ménage, et pas un, mais deux aspirateurs – un pour l'étage et un autre pour le rez-de-chaussée. Un dimanche après-midi, le patron de mon père a invité ses employés préférés dans sa grande maison pour un barbecue. Les gamins s'amusaient à passer sous les arroseurs. La vie était belle. Les meilleurs moments de mon enfance, cependant, c'était quand le camion de glace Good Humor passait dans notre quartier avec, au volant, un homme en chemise blanche et nœud papillon noir.

La télévision – surtout la télévision couleur – a été une grande découverte pour moi, une merveille avec huit chaînes et des programmes tôt le matin pour les jeunes enfants. J'étais attiré par la comédie bouffonne *Captain Kangaroo* et les leçons d'histoire des films de Walt Disney comme *Le Renard des marais*, qui racontait la guerre d'Indépendance des États-Unis et présentait les Britanniques comme des dandys et les Yankees comme diaboliquement intelligents.

Lorsque j'ai compris que j'étais un de ces dandys et considéré comme l'ennemi, j'ai eu un choc. J'ai rapidement perdu mon accent angliche et adopté l'argot des cow-boys pour devenir plus américain que les Américains. Quand je suis entré à l'école en 1960, à cinq ans, j'ai cependant eu le sentiment qu'en tant que Britannique je n'aurais pas dû prêter le serment d'allégeance au drapeau pendant le rassemblement matinal. Pour moi, le passé et le présent n'étaient pas si éloignés et ne le sont toujours pas. Au plus profond de moi, je me sens relié à ce qui s'est passé à travers les âges ; l'histoire et la musique m'aident à garder les pieds sur terre.